

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE—LITTÉRATURE—THÉÂTRE—BEAUX-ARTS

VOL. 1

MONTRÉAL, 16 FEVRIER 1895

No. 24

SOMMAIRE :

LES ENSEIGNEMENTS DES FAITS, *Duroc*. — A TRAVERS LA *Vérité* : Quelques monstruosités du Sieur Tardivel, *Curieux*. — Galerie de la Presse Canadienne, *A. Filiatrault*. — Monachus Monaco Lupus, *Chercheur*. — La Banqueroute de la Science Moderne, *Libéral*. — L'ÉTAT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC, *V. Magister*. — FINI DE RIRE, *Emile Goudeau*. LETTRE DU SAINT-SIÈGE, *Romanus*. — Un grand Drame : "POUR LA COURONNE," par François Coppée, *Jules Lemaitre*. — DÉMODUPE, ou Celui qui trompe le Peuple, (suite), *Léon Daudet*. — FEUILLETON, DONATIENNE, (suite) *Réné Bazin*.

LE RÉVEIL

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts. par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal. Le prix dans les débits de journaux est 5 cts. par numéro.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande. Veuillez adresser vos lettres au

Directeur du RÉVEIL, Boite 2184, Montréal.

LES ENSEIGNEMENTS DES FAITS

Une certaine perturbation survenue dans nos arrangements de rédaction nous cause cette semaine des difficultés inaccoutumées pour la confection de notre journal. Nous espérons y remédier promptement, et nous comptons bien que le prochain numéro sera revenu au point ; mais, cette semaine DUROC se calme un peu dans ses leçons et ses demandes de réforme pour prendre un ton plus doux et poser sa fêrule.

Songez donc ! Que faire en un gîte si l'on ne songe ?

Nous allons parler aussi, causer, si vous le voulez, c'est-à-dire songer tout haut.

Causer de quoi ?

Voyons, prenons un sujet banal et lequel ?

L'arrivée de la "Gascogne" ; non, c'est fini ! quoi alors ?

Causons de la guerre de Chine, si vous le voulez.

Cela a l'air très vulgaire, sans doute, très rococo de s'intéresser encore à ces pauvres Chinois après leur aplatissement général et particulier.

Ils ne sont guère intéressants, ces bonshommes qui se font battre avec une désespérante régularité.

Savez-vous ce qu'ils me rappellent ?

Vous avez vu jouer *Giroflé-Girofla*, la charmante opérette de Lecocq

La flotte de Mourzouk est partie à la recherche des pirates, et dans le palais on attend le résultat de l'engagement naval dont la canonnade est entendue dans les appartements du roi.

Le bruit cesse, un messenger arrive et dépose entre les mains du roi une communication de son grand amiral.

On l'ouvre et elle contient ces mots :

“ Reçu pile épouvantable.”

(Signé), MOURZOUK.

Tout le monde s'évanouit.

Ne vous semble-t-il pas que les auteurs de ce livret ont eu là une idée géniale ?

Ne croyez-vous pas voir la scène dans le palais de l'Empereur de Chine. Chaque message qui arrive de ses amiraux, de ses maréchaux est invariablement le même :

“ Reçu pile épouvantable ” ; c'est signé Li-Hung-Chang, Tchi-Han-Iï ; Ha-Tsé-Bon, etc. La signature change chaque fois depuis que l'empereur a décidé de supprimer les combattants malheureux.

Mais, la formule est la même. Et pourtant, le croirait-on, tout cela me rend pensif, me fait peur.

L'Europe a eu longtemps la frayeur de celui qu'on appelait “ l'homme malade ”, du Turc qui déplaçait toujours l'équilibre européen quand il se remuait sur sa couche indolente.

N'est-il pas à craindre que le monde bientôt n'ait à compter avec celui qui est “ l'homme malade ” de nos jours ?

Quant à nous, nous nous sommes attaché surtout à cette idée dès le début de la guerre.

Voici le Japon qui, il y a vingt ans, était fermé à toute civilisation ; en vingt ans il est arrivé au niveau des nations les plus anciennement civilisées, ayant de plus cette vigueur, cette fougue, cette foi, cette confiance des races nouvellement ouvertes aux déboires du progrès.

Du jour au lendemain, ces quarante millions d'êtres qu'hier nous ignorions encore se sont révélés formidables, ambitieux, conquérants.

Ils n'ont fait qu'une bouchée d'une nation qui compte dix fois leur nombre.

Les quatre cents millions d'âmes de l'Empire Céleste ont dû courber la tête et recevoir les étrivières des quarante millions de fils de l'Empire du Chrysanthème.

Et cela ne vous dit rien ? A moi cela m'inspire de longues pensées.

Se figure-t-on que la Chine va digérer sa défaite, la Chine riche, puissante, immense ?

N'a-t-elle pas fait payer à la France à Long-Song, en 1885, l'entrée du Comte de Palikao à Pékin en 1860. et le sac du Palais d'été par les armes alliées de l'Angleterre et de la France ?

La Chine peut faire et fera ce qu'a fait le Japon. Cela lui prendra cinquante ans, peut-être, au lieu de vingt ans, mais le résultat sera le même.

Et voit-on, un jour le soulèvement de ces quatre

cent-millions d'âmes surgissant à la surface de la civilisation et imposant leur nom et leur volonté.

Quelle trombe sur ce grand continent !

Calculons un peu, si quarante millions de Japonais ont battu quatre cent millions de Chinois, ce que pourront faire ses quatre cents millions de Mongoliens lorsqu'ils auront atteint le degré de force et de préparation de leurs vainqueurs d'aujourd'hui.

Qui est-ce qui recevra alors la fameuse dépêche ?

“ Reçu pile épouvantable.”

Voilà le gigantesque point d'interrogation de l'avenir.

N'avions nous pas raison de dire qu'il ne faut pas toujours rire des nouvelles qui nous arrivent de la guerre sino-japonaise ?

Il importe de les considérer sérieusement et de songer à ce petit proverbe qui a toujours son application.

“ Ne réveillons pas le chat qui dort.”

DUROC

A TRAVERS “ LA VERITE ”

QUELQUES MONSTRUOSITÉS DU SIEUR TARDIVEL

M. Tardivel, notre pape castor, n'a pas trouvé de son goût les remarques de M. l'abbé Colin sur l'instruction obligatoire, et il dit :

Par *instruction obligatoire* on entend le droit que s'arrogue le pouvoir civil, en certains pays, d'exiger que tous les parents donnent à leurs enfants une certaine somme de connaissances purement profanes. Or ce prétendu droit, l'Etat ne le possède pas ; tous les écrivains catholiques les plus autorisés sont d'accord là-dessus. L'Etat ne possède pas ce droit, parce que les connaissances purement profanes ne sont *essentielles* ni au bonheur des individus, ni à la sécurité de l'Etat, ni à la conservation de la société civile.

Voilà le rêve de la *Vérité* : une nation de crétiens pour qu'elle y puisse recueillir de nombreux abonnés.

Un homme peut être un excellent chrétien, un parfait citoyen, remplissant fidèlement tous ses devoirs envers Dieu, envers l'Eglise et envers l'Etat, sans savoir ni lire, ni écrire, ni aliguer des chiffres. De fait, il en existe beaucoup.

Sans cela, il y a longtemps que la *Vérité* serait *crèvee*.

Nous nions à l'Etat le droit d'imposer les choses simplement utiles ; surtout les choses qui *peuvent* être utiles, mais qui peuvent aussi être extrêmement nuisibles, comme le sont les connaissances profanes lorsqu'elles n'ont pas pour base une saine formation morale.

M. Tardivel qui s'en prend à l'Etat.

Ah, le beau petit David en face de Goliath !

Dans un autre article relatif à la condamnation des

sociétés secrètes américaines par le Pape, Léon XIII il se fâche encore et défend de se plaindre.

Un catholique ayant demandé à être remboursé des fonds versés que lui fait perdre le décret papal, M. Tardivel lève les yeux au ciel et s'écrie :

A force de voir les pouvoirs publics traiter l'Eglise de Jésus-Christ comme une société ordinaire ; à force de la voir mise sur un pied d'égalité avec les sectes et les associations d'origine humaine, trop de catholiques finissent par s'imaginer qu'en effet cette Eglise est une organisation comme une autre, une institution à laquelle on peut appartenir, ou non, indifféremment ! Et ils en arrivent à dire cette énormité : Si l'Eglise veut nous garder qu'elle nous indemnise !

Stupéur de Tardivel !

Oser dire au curé de rendre l'argent !

Puis il dit :

Comme l'a si bien dit Mgr Elder, archevêque de Cincinnati, en promulguant le décret romain, pour qu'une loi ait force obligatoire il n'est pas nécessaire que chacun se rende parfaitement compte des motifs qui ont déterminé l'autorité compétente à la porter. Est-ce que chacun comprend toujours le *pourquoi* de toutes les lois civiles ? Mais cette ignorance des motifs du législateur ne dispense pas le citoyen du devoir d'obéir : il suffit que la loi même lui soit connue.

Attrappe, Baptiste.

Paye et à quat'pattes !

CURIEUX.

“ LA REVUE NATIONALE ”

Nous avons le plaisir d'accuser réception de la *Revue Nationale*, que vient de fonder M. le capitaine Chartrand. Papier de luxe, typographie soignée, portraits et vignettes, tout est parfait. Nous souhaitons longue vie et prospérité au nouveau confrère.

GALERIE DE LA PRESSE CANADIENNE

La série de biographies dont nous avons commencé la publication dans le Numéro 22 du *REVEIL* se trouve forcément interrompue par suite de circonstances indépendantes de notre volonté. Elle sera reprise aussitôt que possible, et dans l'intervalle nous prions les journalistes de communiquer avec nous et de préparer des notes.

A. FILIATREAU.

M. Henri Roulland n'est plus à la rédaction du *REVEIL*.

LA DIRECTION.

MONACUS MONACO LUPUS

Il n'y a rien de pire que des moines qui se battent entre eux (traduction libre).

Nous venons de recevoir de l'Archevêque de Québec un volume de 269 pages imprimé par C. Darveau et intitulé : “ Mémoire sur les missions de la Nouvelle-Ecosse, du Cap Breton et de l'Île du Prince-Edouard, de 1760 à 1820, d'après les archives de l'archevêché de Québec et de la Propagande de Rome. — Réponse aux “ *Memoirs of Bishop Burke* ” par Mgr O'Brien, archevêque d'Halifax, réligée par un comité de prêtres du diocèse de Québec. ”

Et voici comment, dans leur avant-propos, ces messieurs arrangent l'archevêque d'Halifax :

“ Au cours de l'automne de 1891, Mgr O'Brien, archevêque d'Halifax, écrivit à Son Eminence le cardinal Taschereau pour lui demander s'il existait aux archives de l'archevêché de Québec quelque correspondance de Mgr Burke, évêque de Sion, premier vicaire apostolique d'Halifax ; et dans le cas où cette correspondance existerait, si son Eminence aurait quelque objection à la communiquer, ainsi qu'un certain nombre de renseignements sur le même sujet, que Mgr O'Brien indiquait dans sa lettre. Le prélat donnait pour motifs de ses recherches une notice biographique de Mgr Burke qu'il se proposait de publier. Son Eminence acquiesça aussitôt à la demande de Mgr O'Brien, fit faire les recherches nécessaires et ordonna la copie de toute la correspondance de Mgr Burke, laquelle certifiée et collationnée fut expédiée peu de temps après à Halifax. Mgr O'Brien s'empressa d'accuser réception de cet envoi, en y joignant ses plus sincères remerciements pour l'empressement et la courtoisie avec lesquels Son Eminence et l'archiviste de l'archevêché avaient répondu à sa demande. La notice biographique que préparait Mgr l'archevêque d'Halifax a été publiée il y a quelques mois sous le titre de *Memoirs of Bishop Burke*.

“ Il est vraiment regrettable qu'avant de faire paraître cet opuscule, l'auteur ne se soit pas donné la peine de faire copier tous les documents de l'archevêché de Québec relatifs au sujet qu'il avait à traiter. Ils sont d'une abondance dont on ne paraît pas avoir eu même le soupçon, et on sait par ce qui précède qu'il avait toute facilité pour les obtenir.

“ La conséquence de cette négligence est que son travail est tout à fait incomplet et inexact. Il suffit de le parcourir pour se convaincre que son auteur semble être pris d'une antipathie irrésistible pour tout ce qui est canadien. Au reste, il n'a pas souci de le dissimuler.

“ Les *Memoirs of Bishop Burke* ne sont qu'un long réquisitoire contre l'Épiscopat et le clergé canadien. La thèse que l'auteur a entreprise et qu'il a essayé de prouver est que nos évêques et notre clergé ont délaissé de tout temps, mais surtout depuis la conquête, les catholiques des Provinces Maritimes, particulièrement les Acadiens, et que c'est aux prêtres irlandais qu'ils doivent leur reconnaissance. Québec

did not supply missionaries even for Acadians" page 142.

"La compilation de pièces authentiques qui forme le présent Mémoire, prouve surabondamment tout le contraire. Quiconque prendra la peine de le lire en restera convaincu. Nous n'avons cependant pu y faire entrer qu'une partie des documents qui ont trait à cette question, car ils sont si nombreux que leur publication formerait plusieurs volumes. Quand on les parcourt et qu'on observe le soin minutieux et l'exactitude avec lesquels les Evêques de Québec dirigeaient les affaires dans leurs moindres détails, on est tenté de croire qu'ils n'étaient occupés que de cette partie de leur diocèse, pourtant la moins considérable."

Cela n'est ni aimable, ni bien dit, mais, en tout cas, nous trouvons là dedans une indication des sentiments qui animent ces messieurs entre eux.

Nous n'avons malheureusement pas en mains l'ouvrage de Mgr O'Brien, mais nous allons nous le procurer pour l'étudier et peut-être alors y trouverons-nous une nouvelle preuve de ce que nous avons toujours soutenu : que le *clergé français* ne nous a pas soutenus du tout, ni avant, ni après la conquête et que ce n'est pas lui, mais bien nous, qui nous sommes faits ce que nous sommes, ce dont nous ne nous vantons pas.

CHERCHEUR

La banqueroute de la science moderne

M. Denys Cochin, député et philosophe, vient d'inaugurer dans la *Nouvelle Revue* la *Libre tribune* que Mme Adam a ouverte à ceux de nos hommes politiques qui peuvent écrire un bon article de revue. La liste que nous annonçait récemment la *Nouvelle Revue*, et qui peut-être n'est pas close, allait de M. Denys Cochin à Léon Bourgeois, en passant par MM. André Lebon, E. Arago, Bardoux, Challemel-Lacour, etc. C'est dire que cette liste ne représente pas un parti, mais simplement un groupe extraordinairement intéressant de collaborateurs, et que les études d'ordre académique ou philosophique voisineront avec la politique pure. Il faudrait souhaiter à la Directrice de la *Nouvelle Revue* de réussir, si ce n'était pas son habitude, car l'utilité de cette tribune ouverte à la libre discussion d'idées même contradictoires dépasse l'intérêt d'un dilettantisme d'un bon goût.

Cela servirait les intérêts de la France, si les *leaders* de nos partis politiques s'accoutumaient à élaborer leurs programmes et leurs principes, non pas devant la table des banquets où l'on improvise dans le tumulte, mais devant la table de travail où l'on réfléchit. Les engagements pris de bonne foi avec soi-même et rendus publics par des voies honnêtes, sont des liens qui affranchissent des autres. Les professions de foi inscrites aux pages des revues qui demeurent sur les rayons des bibliothèques ont chance d'être plus fermes que celles confiées aux bonnes affiches que

le vent et la pluie complaisante détrempe aussi vite que la conscience d'un candidat. Sans compter que le discrédit intellectuel qui s'attache dans les cercles pensants, à la personne de l'homme politique est injuste, et qu'il serait urgent de le détruire. Autant que les doctrines anarchistes ou les scandales de la corruption, cette opinion est DANGEREUSE : que l'homme d'Etat ne pense pas ; le divorce de la pensée et de l'action est mortel à la société encore plus qu'à l'art. Il serait aisé de le démentir. M. Gladstone est un des premiers *essayistes* de l'Angleterre. Qu'il trouve en France des émules !

Pour en revenir à l'initiative de la *Nouvelle Revue* et à M. Denys Cochin, disons que l'honorable député de Paris, sous le titre de *Rôle philosophique des sciences*, y dément la prétendue banqueroute de la science annoncée avec fracas par M. Ferdinand Brunetière, et proclamée par la *Vérité* et consorts, un homme qui, ayant toujours protesté contre l'art de se faire de la réclame, a fini par l'apprendre. Il est piquant de voir M. Denys Cochin, qui est de bonne race catholique, défendre dans la *Nouvelle Revue* une pauvre science que la *Revue des Deux-Mondes*, si longtemps libre-penseuse, abandonne avec une désinvolture dont doit frémir M. Berthelot et sourire l'ombre de M. Renan. M. Denys Cochin développe fortement une idée juste. Ce n'est pas la science qui fait banqueroute mais le positivisme. Et puisque nous parlions tout à l'heure de l'importance et de la dignité de la pensée dans le monde et du secours qu'elle doit prêter à l'homme d'Etat, citons comme conclusion cette belle page.

En réalité, la philosophie mène le monde. Renan avait rêvé un état où, grâce au progrès des engins de destruction, toute résistance devenant impossible, quelques sages réunis en une académie, seuls maîtres des terribles secrets, exerceraient, pour son plus grand bien, un pouvoir absolu sur la multitude. Sans torpilles et sans fils électriques, sans menaces et sans châtiments, quelques penseurs en chaque siècle ont exercé ce pouvoir souverain, et le rêve de Renan est déjà réalisé ; il serait facile et oiseux en ce moment de le prouver par l'histoire. Le moyen âge l'avait compris, si j'en crois et si j'interprète exactement le bas-relief du grand porche de la cathédrale de Bourges. Autour de la figure centrale du Christ, rangés suivant l'ordre de leur dignité, paraissent d'abord les anges et les élus ; puis, au premier rang des marches, les saints en prière ; ensuite les savants, plongés dans la lecture des livres ; et les derniers, les rois, couronne en tête et épée en main. C'était bien mettre la politique à sa place. Le monde est assourdi du bruit de ces luttes ; elle anime les combats ; mais les idées pour lesquelles ils sont livrés viennent de plus haut.

La place où M. Denys Cochin a mis la politique est très haute, un peu haute peut être pour certains ; ils sont tant qu'ils s'ingénient à la rabaisser !

LIBERAL.

L'ÉTAT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC

V.

LE CODE CIVIL DIT: *L'époux contractent par le seul fait du mariage L'OBLIGATION de nourrir, entretenir ET ÉLEVER leurs enfants.*

ÉLEVER LES ENFANTS, C'EST LEUR DONNER L'ÉDUCATION

Or, que veut dire le mot *éducation*? Dans un sens restreint ce mot signifie la connaissance des usages de la bonne société, mais il est évident que ce n'est pas ce mince détail que le législateur a eu en vue, et qu'il a visé beaucoup plus haut. La seule interprétation logique et raisonnable qu'on puisse donner à cette partie de l'article du code, c'est l'*obligation* pour les parents de développer les facultés *physiques, intellectuelles* et *morales* de leurs enfants. Le mot *élever* signifie cela, ou il ne veut rien dire du tout.

Maintenant, est-il possible, dans l'état actuel de la société, de concevoir un système d'éducation répondant à ce triple but, et dont l'*instruction* ne fasse pas partie? Nous entendons ici par *instruction* ce que les enfants apprennent généralement dans les écoles, c'est à-dire, le catéchisme, la lecture, l'écriture, l'arithmétique, enfin les matières du programme élémentaire, sans entrer dans plus de détails.

Nous le demandons sévèrement aux adversaires les plus outrés de l'Instruction obligatoire: Faites-vous instruire vos enfants, ou les laissez-vous croupir dans l'ignorance? Répondez, mes amis.

S'il vous arrive de rencontrer des jeunes gens ou des jeunes filles ne sachant ni lire ni écrire, ni compter, ne leur demandez-vous pas instinctivement: Mais vos parents ne vous ont donc pas envoyés à l'école?

Et si ces personnes vous répondent que leur ignorance est due au mauvais vouloir ou à la négligence de leurs parents, trouvez-vous, oui ou non, que ces parents ont enfreint la loi qui leur ordonne formellement, non seulement de nourrir et d'habiller, mais d'*élever* leurs enfants?

Quand vous voyez des enfants courir les rues et les bois, au lieu d'aller à l'école, quelle opinion vous faites-vous de ceux qui ont mission de les élever?

La chose est claire comme le jour: *Le principe de l'Instruction obligatoire est inscrit en toutes lettres dans le code civil.*

On objectera peut-être que l'on peut avoir une intelligence développée sans savoir lire, écrire, et compter.

Théoriquement parlant, cela n'est pas impossible, mais nous serions curieux de voir un système d'éduca-

tion à la hauteur des besoins de notre temps et de notre état de société, dont ces connaissances se trouveraient exclues.

Il nous semble infiniment plus raisonnable d'adopter, dans son ensemble, le programme d'études généralement en usage et consacré par une longue expérience.

Il est à peine besoin de dire que la connaissance de la lecture, de l'écriture, de l'arithmétique est devenue aujourd'hui une nécessité dans toutes les conditions de la vie sociale.

Quel est le but de l'Instruction proprement dite, sinon de communiquer à l'enfant des connaissances qui lui seront utiles plus tard, quelle que soit la position qu'il occupera dans la société, tout en développant ses facultés intellectuelles?

Un bon enseignement élémentaire doit donc répondre à ce double but: le développement des facultés et l'acquisition des connaissances. L'Église nous enseigne que le dogme et la morale sont deux choses inséparables dans l'enseignement religieux. L'étude des matières qui constituent le programme des écoles communes et la culture intellectuelle ne sont-elles pas également inséparables?

La conclusion est facile à tirer. Les parents qui refusent ou négligent de donner ou de faire donner à leurs enfants, au moins une bonne instruction élémentaire, ne remplissent pas l'obligation qu'ils ont contractée par le seul fait du mariage, d'*élever leurs enfants.*

De plus, un gouvernement qui refuse ou néglige d'aider les parents à vaincre les difficultés que ceux-ci pourraient rencontrer dans l'exécution de l'obligation qui leur est imposée par le code civil, manque à son devoir.

Si l'initiative privée était suffisante; si tous les parents avaient les moyens de faire instruire leurs enfants et s'ils s'acquittaient de ce noble devoir, l'intervention de l'État serait inutile, et la devise des adversaires de l'enseignement officiel: *L'État hors de l'école, deviendrait parfaitement admissible.*

Malheureusement ce n'est pas ainsi que les choses se passent dans la pratique.

Supposons un instant qu'on supprime, dans la province de Québec, toutes nos lois scolaires, toute notre organisation pédagogique, pour retourner aux écoles volontaires, n'est-il pas clair comme deux et deux font quatre, qu'on reculerait de cinquante ans, et que le niveau de l'enseignement baisserait d'une manière désespérante? Ce serait virtuellement la mort des trois quarts de nos écoles. L'intervention de l'État en matière d'éducation est donc justifiable, légitime et nécessaire.

Nous examinerons dans un prochain article quelle sont les limites de cette intervention, et quelle est la

valeur des arguments de ceux qui prétendent que l'instruction obligatoire est une violation du droit naturel et du droit divin.

MAGISTER

CHRONIQUE

FINI DE RIRE

Voici que, de toutes parts, on attaque le rire, ce vieux rire gaulois. Sera bientôt suspect, aux yeux de certains inquisiteurs, quiconque se sera permis de rire.

Si encore ces farouches inquisiteurs faisaient quelque différence entre le rire niais et le rire ironique, entre le rire du gâteux qui s'esclaffe sans savoir pourquoi, et le rire supérieur, parfois amer, mais toujours éclatant, du penseur sceptique qui ne trouve pas d'autre solution aux problèmes humains que de s'en rire; si tant de pénibles dyspeptiques ne bannissaient le rire de la République que momentanément, jusqu'au jour où ils se seraient purgés, par exemple, il n'y aurait pas grand dan. Malheureusement le rire, quel qu'il soit, première, seconde, ou troisième marque, le rire carte blanche, ou le rire carte dorée, sont englobés dans les mêmes proscriptions, ou plutôt dans le même vœu de proscription.

Il faut bien croire qu'il y a un certain nombre de gens qui rient jaune, dans la vie, d'autres qui se chatouillent afin de rire, mais n'en est-il point pour qui le rire est la forme suprême d'une satisfaction momentanée? N'en est-il point pour qui le rire est comme un manifeste de leur supériorité sur les ennuis ambiants?

En somme, la question est mal posée (avec une mauvaise foi évidente) par les adversaires du rire. Ils confondent sinon par imbécilité, du moins par mensonge voulu, le rire du passant qui voit tomber un autre passant et s'en gausse, avec le rire agissant qui projette de la gaieté dans les âmes douloureuses avoisinantes. Ils confondent le rire d'un idiot fatigué, avec le rire de Rabelais ou de Molière.

Et c'est ici qu'il faut établir une distinction nécessaire; le rire n'est pas un, il est multiple. Autant de faces humaines, autant de rires différents. Il y a le rire de Thersite, le rire lâche, sournois et gouailleur du pauvre diable échiné par un homme fort, et qui, de la sorte, mendie la pitié du vainqueur, et il y a le rire des dieux de l'Olympe qui s'esclaffait en considérant l'univers que le Destin gouverne si mal.

Le rire de l'idiot épouvante les femmes, et le rire puissant des dieux amène sur les lèvres de Vénus ce diminutif du rire, ce délicat et sensuel diminutif qui s'appelle le sourire.

Quant aux larmes, plaise au hasard que les pleurs d'hommes soient rares! Rien ne dépasse en horreur les pleurs sincères d'un mâle fier.

Vous vous demandez peut-être, chers lecteurs, à quoi tendent ces aphorismes dont je ne ne suis pas coutumier. Voici, on veut nous forcer à n'admirer que les écrivains tristes, lugubres, funèbres. On nous les impose par mille raisons subtiles, oh! combien subtiles, dont la principale est que la vie est courte. Il est évident, pour les critiques du rire, que les rieurs, occupés à faire mouvoir leurs mâchoires en sursauts convulsifs, n'ont pas eu le temps d'apprendre que la vie est courte. Ils ont d'autres raisons, ces adversaires du rire: ils nous apprennent que bien des gens souffrent sur la terre, les uns d'ataxie locomotrice, d'autres de migraines convulsives, plusieurs ont un foie dégénéré, quelques-uns une constipation opiniâtre. De ce qu'ils connaissent ces maux et maladies, ils infèrent que les rieurs les ignorent.

Cette infantine philosophie forcerait aux pleurs amers le plus énerguménique des rieurs. C'est stupide. Mais ils vont plus loin, les critiques, ils prétendent que les rieurs sont fichus, que pas un d'eux ne pourra gagner sa vie d'ici quelque temps, et que, partout, depuis les ambassades jusqu'aux derniers trous de cantonniers, on va réclamer des fonctionnaires qui ne riraient jamais et pleureraient le long des routes.

C'est ici qu'on voit le bout de l'oreille. Sachant que le sérieux, même creux, en impose mieux que le rire, ces critiques du rire se veulent faire passer pour graves afin d'avoir le monopole des emplois rétribués. Basse appréciation, et fichue esthétique!

Enfin c'est l'affaire de ces gens graves, atteints de la gravelle.

Ceux qui préfèrent encore rire, au lieu de pleurer, peuvent être pauvres, bannis, désuets et moribonds, ils auront toujours cet avantage de maintenir parmi les gens noyés de pleurs souvent faux, et asphyxiés de sanglots parfois creux, la tradition du vieux Rabelais, de Molière, de Voltaire, du Shakespeare des bouffonneries et du Victor Hugo des railleries épiques, et du grand Balzac des *Contes Drolatiques*.

Et puis si les rieurs ont sujet de pleurer et qu'ils aient la pudeur de cacher leurs larmes à la foule, ils sont autrement intéressants que les petits messieurs qui promènent leurs odontalgies et leurs maux de reins à travers les salons, et aussi leurs rancunes exaspérées.

Même à supposer que vous ayiez du génie, messieurs, et que cela vous rapporte gros, un peu de bonne humeur ne vous messierait point, peut-être.

EMILE GOUDEAU

LETTRE DU SAINT-SIEGE

(De notre correspondant particulier.)

Rome, Vatican, 23 janvier.

Les événements survenus depuis deux semaines en France ont attiré d'une façon extraordinaire l'attention du Vatican. Cela n'a rien d'étonnant pour qui a suivi depuis quelques années la politique de Léon XIII. Le Pape voudrait voir la France forte et possédant un gouvernement stable, car il se dit que malgré tout c'est sur cette nation seule qu'il peut s'appuyer au moment du péril. A cet effet, il a recommandé à plusieurs reprises aux honnêtes gens de n'importe quel parti ou opinion politique d'unir leurs forces pour la patrie, laissant de côté toutes les querelles intestines et toutes les disputes pour ne considérer que le bien de la religion et de la France. Léon XIII espérait qu'un appel aussi sage et aussi patriotique serait certainement écouté. Hélas ! son espoir semble avoir été vain et son plan n'a pas été compris par ceux qui devaient le comprendre dans leur propre intérêt.

Tant du côté du gouvernement que du côté des catholiques on n'a pas voulu comprendre les enseignements et les exhortations du Pape. La politique est une bien méchante chose, et ceux-là mêmes qui étaient convaincus de l'excellence des conseils de Léon XIII ralliant les honnêtes et les catholiques sous un même drapeau patriotique, n'ont pas, grâce aux exigences politiques, suivi l'avis et le conseil.

Carnot disparaît dans une tragédie ; un modéré, sur lequel le Vatican avait espoir, lui succède, et, au bout de quelques mois, il lâche les rênes pour les laisser tomber entre les mains des radicaux !

Pouvons-nous avoir confiance, se demande-t-on à la secrétairerie d'Etat ? Ce n'est pas sans raison que l'on s'interrogeait, surtout en voyant que sous les auspices du nouveau président allait se former un cabinet dont le Vatican pouvait espérer bien peu de chose.

La politique du Saint-Siège vis-à-vis de la France pourrait donc bien entrer dans une phase nouvelle. Ce ne serait pas l'hostilité, on s'en garderait bien, mais une certaine défiance qui commencerait à régner dans les sphères officielle du palais apostolique. Si la politique pacificatrice de Léon XIII n'a pas obtenu en France le succès voulu, nous le devons spécialement à toute cette nuée de commentateurs plus ou moins bien renseignés qui depuis deux ou trois ans s'efforcent d'interpréter dans tous les sens les instructions pontificales. L'exagération nuit en tout, mais spécialement en politique. C'est dans le camp des catholiques qu'on s'est livré à toutes les exagérations possibles qui, sous

le prétexte d'aider le Pape, ont exécuté une œuvre odieuse et ont semé la défiance.

A peine le Pontife avait-il parlé qu'une certaine école catholique, s'emparant de sa parole, a cru bon de se retourner contre les monarchistes et de les traiter de rebelles, de réfractaires, voire même d'hérétiques, avant même que ces braves gens aient bien eu le temps de se préparer peu à peu à une évolution. On ne change pas du jour au lendemain d'opinions, surtout si ces opinions sont libres et discutables, et le catholique, tout en devant au Pape l'obéissance et la déférence, ne peut cependant pas être forcé à renoncer à ses idées politiques si le dogme et la morale ne sont pas en jeu. Du côté monarchiste, en constatant les attaques aigres et venimeuses de gens qui autrefois se trouvaient sous la même bannière, on s'est fait grincheux et l'on a montré de la mauvaise humeur.

Les exagérations ont eu pour effet aussi de rendre défiant les personnages du gouvernement moins sympathiques au Vatican.

En exaltant à propos de tout la politique du Pape, les ralliés à outrance sont devenus suspects et l'on voyait l'ingérence du Vatican dans les moindres actes du gouvernement. Trop de zèle ! s'écriaient les prélats intelligents de Rome, car par l'excès on empêche toute concentration, et la défiance vient naturellement. Ces excès de zèle ont surtout eu pour effet de produire la session là où elle ne devait pas paraître. Actuellement, la presse catholique française s'anathémise, oppose document à document, tout devient arme politique et sous le prétexte de ralliement on s'entredéchire même sur la question sociale.

Ce n'est pas ce que le Pape demandait. A force d'interpréter les encycliques d'une façon ou de l'autre pour en tirer des arguments en faveur d'un parti, on a oublié le précepte bien clair du Pape, précepte dont personne ne tient compte : c'est celui de la charité et de l'union. L'Evangile dit que les disciples du Christ se reconnaissent à leur charité et à leur amour mutuel. En observant de loin ce qui se passe entre les catholiques français, on se demande vraiment s'ils lisent encore l'Evangile.

Le cardinal Rampolla, répondant à une lettre du nouvel an à un journal, eut quelques mots de bienveillance pour la feuille et désigna l'une ou l'autre comme ne suivant pas précisément la voie tracée par Rome. *L'Univers* cria aussitôt à la Vérité : *Tu es ille vir*, et triomphe si bruyamment que les échos de la querelle arrivent à Rome. C'est une lutte fratricide qui ne fera certainement aucun bien à la presse catholique et qui, à Rome, a soulevé un véritable écoeurement.

Au Vatican on se demande comment compter sur les catholiques français qui s'entredéchirent sous le pré-

texte de mieux interpréter la pensée pontificale. Pendant qu'on se querelle, le troisième larron arrive et le radicalisme monte triomphant.

Telles sont les opinions qui ont cours à Rome sur la situation en France, où l'on observe avec une attention soutenue les événements.

ROMANUS.

UN GRAND DRAME

POUR LA COURONNE

PAR FRANÇOIS COPPÉE

Le drame de M. François Coppée, *Pour la Couronne* représenté à l'Odéon avec un si éclatant succès, a d'abord un mérite. C'est d'être, à un degré qui rend la chose originale en ce temps de septentrionisme — peut-être, il est vrai, finissante, — un beau drame français, écrit en français, avec une ingénuité, une générosité, une chaleur et une clarté toutes françaises, par un Parisien de Paris.

Dès les premières minutes, on éprouve un sentiment, de grande sécurité. On est certain, tout de suite, que l'ouvrage sera propre et que ce sera de l'ouvrage de chez nous; qu'il y aura de l'ordre dans les pensées, de la vérité dans les sentiments et de la justesse dans les images; que les métaphores retomberont sur leurs pattes, et que les développements seront conformes aux règles de la rhétorique, c'est-à-dire de la raison. On prévoit même les rimes la plupart du temps, et d'autant mieux qu'elles sont plus rares; prévision qui est un des charmes ou des inconvénients (comme il vous plaira) de la rime parnassienne...

L'exposition est simple et lumineuse. Nous sommes dans une place d'armes des Balkans, vers la fin du quinzième siècle. La conversation de deux soldats avec un chanteur bohémien, Benko, nous apprend tout ce que nous avons besoin de savoir. Depuis douze ans le prince Michel Brancomir combat pour la Croix, et tient les Turcs en échec au bas de son rocher. Michel a un fils de vingt ans, Constantin, au cœur de héros et à l'âme de jeune fille, vaillant et pur comme un chevalier de la Table-Ronde. Michel a épousé en secondes nocces une Grecque, Basilide, descendante des anciens empereurs de Constantinople, belle et qu'il adore, et qui le mène, et qui le voudrait roi. Justement, le roi des Balkans est mort, et les Bulgares sont assemblés à Widin, capitale du royaume, pour élire son successeur. Mais, selon toute apparence, c'est le saint évêque Etienne qu'ils nommeront, estimant que la place du dur soldat est à la frontière plutôt que sur le trône.

Voici venir alors Michel et sa Byzantine et, dès les premiers mots qu'ils échangent, nous voyons que c'est

le ménage Macbeth ou quelque chose d'approchant, et par où cette Grecque tient son Bulgare. Je te songeais point, dit-il, à la couronne :

Mais dans nos belles nuits d'amour, nuits où l'on veille,
Tu murmurais le mot fatal à mon oreille....
Etre roi ! Le désir cruel m'avait mordu....
Il peut me perdre !... Soit, je veux être perdu !
Je t'aime ! La saveur de ta chair jeune et chaude,
Dans les combats, autour de moi, circule et rôde,
Dans l'aigre odeur du sang je ne puis oublier
L'odeur que tes cheveux laissent sur l'oreiller....

Cris et fanfares. C'est Constantin, qui, revenant du combat, ramène prisonniers un officier turc et une fille de bohème. Le jeune héros a épargné, malgré la consigne, le Turc blessé, que Michel fait tranquillement mettre à mort. Toutefois, on lui laisse sa bohémienne. Elle s'appelle Militza, et c'est une espèce de Mignon, souillée, mais ingénue, qui adore du premier coup son jeune maître et le supplie de la laisser vivre à ses pieds.

Nouvelles clameurs, nouvelles fanfares. Le saint évêque Etienne, élu roi par la Diète, vient bénir en passant les défenseurs de la Croix; et Michel Brancomir subit, en rugissant, la bénédiction du vieux roi mitré....

Allons maintenant un peu plus vite. — Le joueur de guitare Benko s'appelle de son vrai nom Ibrahim Effendi. C'est "le traître", sans signe particulier, sinon qu'il est bon musulman. Il a proposé à Basilide ce marché: "Que Michel Brancomir livre aux Turcs la citadelle, et le Sultan le fait roi des Balkans, moyennant un léger tribut. Voici, pour en témoigner, un parchemin revêtu de son sceau, auprès duquel ton mari n'aura qu'à mettre le sien." Une scène ardente, où Basilide attise les rancunes de Michel, et lui souffle tout son furieux désir et le grise de sa beauté offerte, emporte les derniers scrupules du rude soldat. C'est dit. Michel, à minuit, ira relever lui-même, sous un déguisement, un des guetteurs qui gardent les défilés, et qui ont pour consigne d'allumer à la première alerte les bûchers disposés sur les hauteurs. Là, il trouvera Othorgul, le chef de l'armée turque, et s'entendra avec lui...

Mais quelqu'un veillait: Militza-Mignon, l'almée au cœur vierge, le "bon chien" du jeune maître. Elle a reconnu le traître Benko et surpris entre Michel et lui des regards complices. Averti par elle, Constantin a écouté, derrière une tenture, l'entretien décisif de son père avec sa marâtre; et il est sorti de sa cachette en disant: "Mon père trahit, et je le sais. Que faire?"

Ici, la grande scène qui a soulevé la salle. — Michel est venu relever le guetteur, et il attend Othorgul. C'est Constantin qui se présente.

Que viens-tu faire ici ?
demande le père.

Qu'y faites-vous vous-même ?

répond le fils. Michel reprend :

Que viens-tu faire ici ?

Et Constantin :

Mon devoir ; je sais tout.

Il vient faire "son devoir", c'est-à-dire allumer le bûcher et par là sauver, du même coup, son pays et l'honneur de son père... Mais ici je voudrais vous indiquer du moins le dessin du dialogue.

Constantin espère un instant qu'il s'est trompé. Sans doute Michel a seulement voulu abuser sa femme. Il va allumer le bûcher, écraser Othorgul pris au piège ? Mais Michel : — Je ne te dois pas de comptes. Va-t-en. Obéis. — Ainsi, c'est donc vrai ? Eh bien, je viens vous sauver de la honte, Place ! Je veux saisir cette torche !

— Jamais !

Alors le fils : " — Je le vois bien, je devais dénoncer. Je n'en ai pas eu le courage. Je n'ai pu supporter l'idée de votre déshonneur. Mon père, ne me faites pas repentir de ma faiblesse. " — Mais le père : " — Tant pis pour toi ! Moi, ce que j'ai résolu, je le fais.

Et je ne permets pas qu'on touche à ce bûcher !

La chrétienté a été ingrate. Dieu s'est moqué de moi... Je veux être roi, et je le serai. " Sur quoi le fils :

— Peut être !

La couronne est parfois trop large au front du traître, Elle peut tout à coup, nouveau roi du Balkan, Vous tomber sur l'épaule et devenir carcan !

Mais, à peine a-t-il outragé qu'il supplie et qu'il adjure, dans un long cri de douleur éperdue :

Je ne sais plus que dire et j'appelle au secours !

A l'aide, ô souvenirs guerriers des anciens jours !

Vieux souvenirs de gloire et d'héroïsme, à l'aide !

Devant ce malheureux, accourez, surgissez !

Dites, oh ! dites donc, au héros qui défaille
Que ses soldats tombés sur les champs de bataille
Savent qu'il a rêvé ce rêve exorbitant,
Qu'ils en parlent entre eux sous terre, et qu'on entend,
Quand on passe, le soir, vers leurs tombes guerrières,
Un murmure indigné courir dans les bruyères !

Et ça continue ; je vous réponds que c'est une belle rucée d'alexandrins ; et c'est de l'éloquence latine, chose décriée, à ce qu'il paraît, mais, si j'en crois les acclamations, de l'autre jour, toujours puissante. . .

Non pourtant sur le vieux traître, sourd d'ambition et aveugle de luxure et tout possédé par l'idée fixe. Il déclare :

On n'allumera pas ce bûcher, moi vivant.

Il a tort de dire ça. Ce mot : " Moi vivant " suggère à Constantin une terrible pensée... Si le traître vit encore, si les Turcs vont être là tout à l'heure, c'est lui, Constantin, qui en est responsable... Chaque instant perdu le rend complice du crime paternel... Son devoir est effroyable, mais si impérieux et si net ! Il tire son épée ; Michel tire la sienne ; le père et le fils ferrailent un moment ; puis le père tombe, frappé à mort. Constantin met le feu au bûcher ; on voit au loin, dans la montagne, s'allumer d'autres signaux, et on entend retentir le canon d'alarme. Et l'héroïque paricide, attestant, dans les lueurs éternelles qui sont peut-être ses regards, le Dieu qui lit dans les consciences, et qui a voulu que, obligés envers nos généraux terrestres, nous le fussions plus encore envers la patrie, la terre elle-même et le mystérieux univers :

Vous êtes les témoins, astres, regards de Dieu !
Mais devant ce cadavre et devant cette flamme,
J'ose vous regarder et vous montrer mon âme.
Etoiles ! j'ai tué mon père... Jugez-moi !

Et c'est ce qui s'appelle élargir une scène.

J'ai voulu vous en montrer, un peu en détail, la composition. Si vous considérez la forme, c'est un bon, un excellent morceau de "rhétorique" classique, — et, vous disant cela, je ne crois pas faire à l'auteur un mince compliment. Cela est solide, exactement déduit. Les sentiments successifs du jeune Constantin s'appellent et s'entraînent logiquement, soit qu'ils aillent du semblable au semblable, ou du semblable au contraire. Leur progression dans la véhémence est constante, — avec quelques retours et répits, ainsi qu'il est naturel. Et chacun de ces sentiments est *entièrement* exprimé par des séries de formules (il y en a généralement trois), de plus en plus serrées ou éclatantes.

Le jeune orateur "épuise" vraiment tous les arguments de sa cause, et il les place dans le meilleur ordre, de façon que la force du discours aille toujours grandissant. Je vous dis parce que je crois : Je vous le dis parce que je le crois : cette scène est à mettre à côté des mieux "faites" de notre théâtre du dix-septième siècle, et, inséré dans le plus scrupuleux *Conciones*, ne le déparerait point. Et je ne dis pas que Corneille n'eût su trouver des traits plus ramassés et plus profonds (car je n'en sais rien) ; mais l'ordre, la clarté, l'harmonie sont admirables ; nous sommes en pleine lumière, en plein art gréco-latin ; et, que voulez-vous ? cela fait grand plaisir.

Pour le fond, la situation est d'une hardiesse cachée, mais singulière quand on y songe. Constantin tue son père, sous nos yeux et presque sans hésitation. Il balance moins pour tuer son père qu'Hamlet pour tuer

son oncle. Pas de parricide plus net, plus franc, plus explicite. Et pourtant nous en admettons aisément l'horreur, et nous sommes plus pleinement avec Constantin qu'avec Hamlet, ou Oreste, ou Severo Sorelli.

C'est qu'ici, des deux devoirs contraires entre lesquels la lutte s'engage, l'un prime l'autre avec la plus fulgurante évidence. Sans doute Hamlet, Oreste, Severo vengeaient leur père et leur mère, et, de plus, vengeaient leur ville ; et certes une telle vengeance est un droit, mais non, peut-être, de ceux qu'on a le devoir absolu d'exercer, et sans ajournement. Dans le drame de M. Coppée, la situation est telle que Constantin est rigoureusement obligé de choisir, — et tout de suite, entre ce qu'il doit à son père et ce qu'il doit à sa patrie et à l'humanité. Son cas est aussi clair que celui des Horaces et des Curiaces, mais plus pressant et beaucoup plus douloureux.

La conception de la scène est donc très grande, très belle et d'une incontestable vérité morale. C'est, en somme, la mise en action tragique de la pensée de Jésus disant : "Jacques et Jean, fils de Zébédée, suivez-moi et laissez votre père," et au jeune homme dont le père vient de mourir : "Laisse les morts ensevelir les morts ; et toi, va annoncer le royaume de Dieu." L'homme doit à ses parents avant de devoir à l'humanité ; mais il doit à l'humanité plus qu'à ses parents. Le mérite de M. Coppée est d'avoir imaginé un cas d'incompatibilité intense, si je puis dire, entre ces deux devoirs.

Et enfin, — suprême habileté, — le poète a voulu que Constantin conciliât en quelque manière ces deux devoirs opposés, puisqu'il tue son père pour le sauver du crime, en même temps qu'il sauve son pays du malheur et de la servitude. Et il le tue en combat singulier : il en appelle réellement au "jugement de Dieu", et il peut croire que c'est bien Dieu qui juge entre son père et lui . . .

Dès lors, Constantin devrait être tranquille, ne vous semble-t-il pas ? — Or, nous voyons bien dans la suite que Constantin est sans repentir (il persiste à affirmer la bonté de son acte) ; mais nous voyons qu'il n'est pas sans remords, et qu'il ne dort plus, et que des spectres hantent ses nuits. Cela n'est-il pas excessif ? N'y a-t-il pas là quelque convention ? Et ne suffisait-il point de répandre sur le front du jeune parricide un voile de mélancolie ?

Non, je ne le crois pas. Car on peut bien sacrifier l'amour et le devoir filial à la "charité du genre humain," mais non peut-être trancher du même coup les profondes racines que le premier de ces amours eut dans notre cœur. Notez, au surplus, que la pierre du foyer fut le plus antique fondement de la morale humaine ; et que, historiquement, le devoir violé par

Constantin est le principe et l'origine du devoir plus général qu'il s'est cru obligé, malgré tout, d'accomplir. Voilà certes de quoi troubler son imagination et son cœur, sinon sa raison. — Ajoutez à cela que la tradition a longtemps attaché la souillure à l'acte matériel, quelle que fût la pensée qui a dirigé la main. Ainsi Oreste se punit de crimes involontaires. Ainsi Oreste tout en estimant que son âme est restée pure, se croit tenu de purifier son corps . . . Il reste, dans Constantin Brancomir, quelque chose de cet instinctif "préjugé." Au troisième acte, Constantin était dans la morale éternelle : il est, aux deux derniers, dans la morale traditionnelle et historique.

Et puis, il y a autre chose. Parce qu'il a, ne pouvant ni ne devant faire autrement, versé le sang paternel, il veut que sa piété filiale demeure héroïque et irréprochable dans les choses qui dépendent de lui. Il veut que son parricide serve du moins la mémoire de son père. Son silence sur le crime de Michel dût-il lui coûter, à lui, l'honneur et la vie, il veut, dans une pensée d'expiation, sauver la gloire et peut-être, à force de souffrance (cela est, je crois, indiqué), l'âme du pauvre mort . . .

Tout cela me paraît justifier amplement la conduite de Constantin durant les deux derniers actes du drame. Le malheureux, qui voudrait mourir, fatigue son armée en combats inutiles, et qui tournent mal . . . Ses soldats commencent à le soupçonner de trahison ; et l'atrocité Basilide l'en convainc en montrant le parchemin qu'elle a conservé et qui porte le sceau du Grand-Turc et celui des Brancomir. Constantin se tait, car il ne peut se disculper qu'en dénonçant l'infamie de Michel. Et sans doute il pourrait, ici, révéler la vérité à l'évêque-roi qui serait tenu par le secret de la confession ; et la situation serait assez forte ; et M. Coppée a dû y songer . . . Mais il a craint, je pense, de nouvelles et inextricables complications . . .

Donc, pendant que la Diète assemblée délibère sur son sort. Constantin interpelle la menteuse statue de Michel Brancomir. La harangue est solide, toute boutonnée de fortes antithèses, à la Corneille ; et je vous en citerai quelques vers, pour mon plaisir :

Compare nos destins, ô mon père : confronte
Ta gloire imméritée et mon injuste honte.
Tu mérites l'opprobre et tu m'en vois couvrir ;
Ton juge est condamné, ton bourreau va mourir,
En nous deux, la justice est deux fois outragée ;
Spectre, es-tu satisfait ? Victime, es-tu vengée ?
Triomphe, homme d'airain, on va meurtrir ma chair.

.....
Il est bon que je meure, il est bon que j'expie.
J'ai dû frapper, je n'ai pas pu faire autrement,
Mais j'ai tué mon père, il faut un châtement ;
Et nous fûmes tous deux, dans l'affreuse aventure,
Lui, traître à son pays, moi, traître à la nature.

Je t'ai pris, justicier intègre et convaincu,
 La vie, à toi sans qui je n'eusse pas vécu :
 Il est juste, à présent, que je me sacrifie
 Et sauve ton honneur en te donnant ma vie.
 Je suis quitte envers toi. J'ai lavé, — tout est bien —
 Ton crime dans ton sang, ta gloire dans le mien. . .

Savez-vous que cela est très beau, et dans la meilleure et la plus pure veine classique et française ?

J'abrège. Constantin est condamné à vivre, enchaîné au pied de la statue de Michel, d'où il subira, à perpétuité, les insultes et les craclats du peuple : supplice pire que la mort. Mais Militza-Mignon, d'un coup de poignard, le délivre et se tue sur son corps.

En somme, *Pour la couronne* est partout l'œuvre d'un excellent ouvrier et, çà et là, d'un grand poète dramatique, et toujours d'un homme de droite conscience et de généreux cœur.

JULES LEMAITRE.

DÉMODUPE

— ou —

CELUI QUI TROMPE LE PEUPLE

Dédié au corps électoral.

(Suite)

Il parlait bien, avec facilité, enchaînait les métaphores et simulait l'enthousiasme. Cette rare faculté lui avait valu des succès éphémères dans des simulacres de parlements que fondait la jeunesse d'alors pour s'exercer aux *charges* publiques. Nul doute qu'il n'en trouvât l'emploi sur un plus grand guichol. Justement les élections approchaient. Il avait le choix entre plusieurs opinions. Mais dans sa ville natale, où de vieilles relations de famille lui serviraient de références, les ouvriers dominaient. Il opta donc pour le socialisme. Doué d'une puissance d'assimilation prodigieuse, il eut vite fait d'absorber Proudhon, Karl Marx, l'encyclopédie complète des revendications populaires. A aucun moment d'ailleurs il ne fut ému par ces théories. Il les maniait comme le métal grâce auquel il achèterait son siège.

Depuis belle lurette il avait enrayé chez lui les moindres mouvement spontanés et tourné toutes ses forces au calcul d'ambition. Il ramassa ses maigres économies, emprunta de droite et de gauche et entra en campagne. Il fit largement le nécessaire, s'engagea dans cinquante réunions à défendre les exploités contre les exploités, dénonça le clergé comme cause de tous nos maux, afficha dix mille proclamations où l'amour lyrique des humbles s'épandait en phrases stéréotypées, écrivit de virulents articles sur la propriété, les monopoles, les raptés odieux de la finance. Il sut dompter les répugnances du quatrième Etat à l'égard des fils de bourgeois, enflammer ces cœurs rudes et naïfs, les griser d'images trompeuses. Même on admi-

ra fort son désintéressement, car, une grève ayant éclaté à l'autre bout de la France, il abandonna la lutte électorale dans les derniers jours, courut soutenir les salariés par sa présence, mit à leur disposition son retentissant larynx, sa main aussi prompto aux irrésistibles étreintes que sa bouche l'était aux promesses. Un pareil dévouement devait être récompensé : il le fut. Démodupe obtint au ballottage une majorité de dix voix.

* * *

Ivresse du triomphe ! Ses vieux parents pleurèrent. Il se crut un Dieu. Quand il rentra dans Paris, les rues lui parurent plus larges et les maisons plus hautes. Tout avait un air de fête. Démodupe halluciné entendait partir des fenêtres les acclamations locales ; chaque passant était un électeur ravi. Et l'arrivée à la Chambre, la prise de possession de la place, les premières relations, l'intérêt des premières séances, ce grand plaisir du cahier neuf, de la classe neuve qu'il avait connu au lycée ! Certes il était socialiste, certes il siégeait à l'extrême gauche, entre un gros rouge et un petit noir, deux semblables, deux frères dans lesquels il se mirait et qui se miraient en lui. Mais il est un *genre* pour les assemblées. L'attitude intransigente de bête maussade et guleuse se dépose au vestiaire avec la canne et le chapeau. Sans doute les partis vivent en lutte. Même, aux périodes de crise, quand de gros intérêts sont en jeu, les haines peuvent éclater, vives, absolues. Toutefois, en temps ordinaire, ces rages de tribune, ces colloques passionnés qui divertissent les galeries, ce mouvant échange d'outrages et d'allusions pénétrables, n'est que simulacre et parade. Ainsi qu'au théâtre, les fureurs tombent sitôt que l'orateur a passé la parole, les vocables n'ont plus qu'une valeur relative.

Tels des chiens séparés agitent sous une barrière des museaux furieux, et se lèchent, la barrière ouverte, tels les honorables, après s'être invectivés en séance, se serrent la main dans les coulisses. Oh ! ces coulisses ! Quelles bonnes heures Démodupe y vécut ! On y bavardait de tout et de rien, on y finissait, on s'y tatoyait. Il y approcha des nobles, des ducs, des princes, qui daignèrent le mêler à leurs causeries quand son discours de début, un vibrant morceau sur les syndicats, eut attiré l'attention. Il colporta des potius, participa à des coalitions et fit tomber des ministères. Il but à la buvette, lut à la bibliothèque et corrigea fiévreusement des épreuves, au milieu de ses collègues, sur une grande table bien éclairée. Il adopta un ton, un timbre de voix des gestes spéciaux, de petits bonjours du bout des doigts élégants et discrets, car, étant socialiste, il voulait paraître au courant des usages raffinés.

Au sein adorable des commissions, il donna son avis sur maint sujet, fut rapporteur, passa pour un bûcheur, un acharné, un spécialiste indispensable. On le cita parmi les aigles et les austères, on le consulta, on l'interviewa. Enfin, il contracta sa première dette chez un bon tailleur pour être remarqué de la tribune diplomatique. Il rognait les angles de quelques théories trop dures, évitait les injures de fond et les attaques irréparables. Plaisanté sur son amour des ouvriers, il répondit en plaisantant, montra de l'esprit qui fut goûté. Lorsqu'un électeur le demandait, timide et mal vêtu, il l'expédiait vite d'une promesse, un peu honteux du pauvre diable devant les journalistes moqueurs.

* *

Cependant sa situation grandissait grâce à sa souveraine intelligence, ses manières aisées et liantes, un réel talent de parole. Sa prompte conception lui faisait voir d'emblée la thèse et l'antithèse. En pleine période oratoire il lui arrivait de se dire qu'il défendrait également bien la cause contraire. On l'invita à dîner. Il rendit les politesses au restaurant, prit une maîtresse dans le corps de ballet de l'Opéra où l'avait entraîné son chef de groupe. Or, il arriva que ces coûteuses fantaisies coïncidèrent avec le vote d'un nouveau pouvoir accordé à une grande Compagnie. Un des actionnaires, son collègue, le pria de s'abstenir de protester, et il s'abstint. . . . Cela lui fut payé cinq mille francs. Ce vin du premier pot lui parut exquis, mais bien court pour sa soif.

Démodupe, né subtil, comprit aussitôt que si le silence était d'or, la parole pouvait être de diamant. Sa situation de député socialiste le rendait particulièrement précieux aux faiseurs d'affaires. Il semblait un avocat d'autant plus désintéressé qu'il plaiderait contre sa propre cause. Ses arguments, venus d'un opposant, dissoudraient l'opposition. Telle est la tactique du transfuge. Il se mit à étudier la finance d'un zèle furieux, passa des nuits blanches et dorées.

C'était là sa vraie voie. Il se mouvait avec une désinvolture parfaite dans ces redoutables labyrinthes de calculs dont chacun recèle un mystère, un complot. Il se retrouvait parmi les chiffres comme chez des affiliés qui n'avaient point de secret pour l'adepte, lui confiaient leur énergie métallique. Il n'hésita point à défendre publiquement les intérêts de l'agio qu'il avait jadis si durement attaqués. Toujours il fut avec le fort contre le faible, avec le spoliateur contre le spolié, avec le chèque contre la patrie, et cela audacieusement, au grand jour, se frappant la poitrine au nom de ses convictions récentes, frénétiquement applaudi, expliquant ses voltes subites par de brusques retours de conscience, des chemins de Damas pavés de preuves.

Il se souciait peu des blâmes que lui votait son ancien comité dans sa ville natale, sachant bien que l'argent dompte tout, couvre tout et que celui qui, masqué de passion, représente l'argent, arrive à tout.

* *

La fortune vint, rapide, immense, insolente. Démodupe, au bout de trois ans, fut ministre des finances, eut cinq chevaux dans son écurie, quatre feuilles à sa solde, deux châteaux dans sa circonscription, une cantatrice célèbre qui le trompait avec ses chefs de cabinet. Il perdit le quart de ses anciens électeurs, en conserva les trois quarts par des largesses adroites, corrompit le reste de ses concitoyens. Il manœuvra si bien qu'il fut réélu au premier tour, comme *républicain* tout sec, avec deux mille voix de majorité. On se disait : "Quelle canaille, mais quel habile homme ! Sans lui que deviendrait le budget ?" Chacun lui léchait les bottes, le déclarait le seul, l'unique ministre des finances.

Accusé de corruption à la législature suivante, il fit condamner son difamateur en Cour d'assises, et son prestige s'accrut de l'aurole de martyr, qu'il monnoya d'ailleurs comme le reste. Il resta douze ans au pouvoir, avec de fructueux intermèdes, coûta trois milliards au pays, et fit *charlemagne* à cinquante-quatre ans, riche de quatorze millions, chargé de considération, porteur de secrets d'Etat dangereux, sans remords, ayant démoralisé deux cents de ses collègues et cinq provinces, car sur le tard il avait usé de la candidature d'exportation.

LEON DAUDET

HUMBLE AMOUR

DONATIENNE

PAR

RENÉ BAZIN

III

A voir la façon dont l'une tendait le petit paquet blanc et dont l'autre le prit, on voyait que c'était une grande preuve de confiance et comme un lien entre elles. Tout le temps que Donatienne nourrit l'enfant, la mère ne la quitta pas des yeux.

Et ce fut un moment très doux pour Donatienne, qui s'efforçait de penser, en fermant les paupières, que c'était son Johel, venu là miraculeusement et qu'elle appuyait sur son sein. Quand elle eut rendu à la mère la petite qui ne s'était pas réveillée, elle dit, voulant faire un peu de conversation, croyant cela plus poli :

— Je vous remercie de votre bonté, madame. Je n'oublierai pas. Si vous voulez voir la lettre que j'ai là ?

Elle tira de son corsage la lettre du médecin.

— Oh ! dit la jeune femme, boulevard Malesherbes ! Ça doit être des gens riches ;

— Vous croyez ?

— Oui, c'est un des plus beaux quartiers de Paris. Vous avez de la chance.

— Et vous, dit Donatienne, vous allez à Paris aussi ?

— Non, tout près d'ici, à Versailles.

— Peut-être retrouver votre mari ?

L'inconnue hésita un peu, et répondit, de sa même voix très douce, plus basse seulement :

— Moi, je n'ai pas de mari.

Elles se turent alors toutes deux, comme si ces mots avaient été une sorte d'adieu plaintif de l'une à l'autre, et elles ne cherchèrent plus à se parler. Donatienne reprit sa place dans l'angle du wagon. Elle était si absorbée par les pensées nouvelles qui s'agitaient dans son esprit, qu'elle ne vit pas même l'inconnue descendre à la gare de Versailles. De ces courtes confidences, qui l'avaient un moment émue, une seule chose restait, grandissant en elle, la remplissant d'une joie d'orgueil, l'idée de Paris qui approchait et de la richesse qu'elle allait enfin coudoyer. Elle était toute voisine, maintenant la grande ville mystérieuse. Elle s'annonçait aux rougeurs suspendues dans le ciel, en avant, aux milliers de becs de gaz, menus comme des étincelles, qui trouaient une seconde la nuit, dans la baie noire des collines. Donatienne la sentait venir avec un frémissement de tout son être, en fille de race marine qu'elle était. A sa manière, elle éprouvait l'ardente impatience de ses pères et de ses oncles, voyageur des grands océans, dont le sang léger et plein de rêves s'était brûlé de convoitise en vue des terres nouvelles. Comme eux elle laissait derrière elle un foyer pauvre, une vie monotone, des fardeaux dont le voyage délivre. Et, ballottée en tous sens par les aiguillages des voies qui se croisaient, éblouie par les fanaux allumés aux abords de la gare, étourdie par le bruit des roues et le sifflet des machines, sans souvenir de sa fatigue, ni même du petit pays lointain perdu dans les ajoncs, elle souriait rajeunie, embellie, soulevée par un vague inconnu d'espérance et de joie.

Une vieille femme de chambre l'attendait sur le quai. Un coupé était stationné dans la cour. Elles montèrent dans la voiture, ayant entre elles le paquet de vêtements de la nourrice. Donatienne répondait rapidement aux questions de sa compagne de route, sans cesser de regarder, à travers la vitre, les rues si longues si nombreuses, qui semblaient fuir sous elle. Malgré l'heure avancée de la nuit, Paris était illuminé, bruisait et vivait. Au passage de la Seine, elle crut voir un feu d'artifice, le plus beau qu'elle eût jamais vu. En traversant la place de la Concorde, elle demanda, désignant les Champs-Élysées : " Est-ce une forêt ? " Les maisons énormes, avec leurs larges portes closes, elle les charçait de loin, elle les suivait jusqu'à ce qu'elles eussent disparu, comme si chacune avait dû être " la sienne ". Son cœur battait et lui disait qu'elle était chez elle, dans sa patrie de voyage, comme ses pères en avaient connu une ou deux, en leur vie d'aventures.

Quand elle entendit s'ouvrir la porte de chêne massif de l'hôtel où elle allait servir ; quand, sortant du coupé, elle respira l'air tiède du porche, chargé d'un

parfum de fleurs de serre, elle paraissait si radieuse, si bien dégagée de toute la misère passée, que la femme qui l'accompagnait se pencha par la fenêtre de la loge, et dit :

— J'en amène une qui s'habitue, pour sûr !

Elles disparurent par l'escalier de service.

Presque au même moment, avant que le jour fût encore levé sur la terre de Plœuc, en Bretagne, la haute stature de Jean Louarn se dressa sur la colline de Ros Grignon. Il n'avait pas dormi. Mieux valait partir tout de suite pour le travail et errer à travers les bois, que de rester dans cette chambre encore trop pleine de sa présence, à elle. Un peu de temps, sa bêche sur l'épaule, il considéra la nuit, au-dessous de lui, comme s'il pouvait mesurer la tâche à faire. Il soupira, et descendit la pente.

IV

Six mois passèrent. Les pluies du printemps tombaient du ciel, fréquentes, brèves, en grains serrés qui rejaillissaient sur la terre, et se pendaient en gouttes fines aux brins naissants du blé.

Louarn revenait de la forêt où il travaillait depuis novembre, s'étant loué pour abattre du bois, deux jours par semaine. La besogne était finie, la dernière charretée de fagots s'éloignait dans les avenues défoncées, et l'on entendait par moments, dans l'air calme, un bruit de sonnailles lointaines, doux à ravir, comme si les anges annonçaient Pâques, un peu d'avance. Il traversa la longue taille qu'il avait dépouillée, cépée à cépée, et qui faisait un vide, entre sa lande et la lisière nouvelle des gaulis. Il songeait au passé, depuis que Donatienne était partie.

Ç'avait été un bien rude hiver. Il avait fallu remuer à la bêche, tout seul, un champ pour y semer le froment, une bande, sous les pommiers, pour le blé noir, une autre, dont le sol était rocailleux et maigre, pour l'avoine. Autrefois, sans doute, Donatienne ne l'aidait pas beaucoup. Elle avait le bras un peu faible pour tenir la bêche, et le soin des enfants la renfermait dans Ros Grignon. Cependant, elle était utile pour les semailles. On n'aurait pu trouver, sur la paroisse de Plœuc, une main plus agile, ni plus sûre que la sienne. Quand les sillons étaient béants, elle venait aux champs, trois jours, cinq jours, huit jours de suite, s'il en était besoin, elle relevait jusqu'à sa ceinture un des coins de son tablier, l'emplissait de grain, passait sans hâte, ouvrant les doigts. La semence tombait ne gerbe longue, et partout où Donatienne avait passé la moisson germait plus égale qu'ailleurs.

Cette année, la maîtresse de Ros Grignon était bien loin quand les semailles s'étaient faites : elle n'était pas près de revenir encore, quand le froment montrait sa pointe verte et le blé noir ses menues feuilles roses aux premières rayées de mars. La maison aussi se ressentait de son absence. Annette Domerc n'avait pas d'ordre. Elle n'aimait qu'à courir les chemins avec les trois enfants, laissant la ferme dès que Louarn était parti, pour aller chercher des pommes ou causer avec les gens des villages. Et le closier ne pouvait s'habituer à la physionomie de cette fille sournoise, qui ne répondait rien quand on la grondait, ne racontait jamais ce qu'elle faisait, et disait à demi-mot des choses

au-dessus de son âge sur les femmes du bourg. Mais, comme il la payait très peu cher, il la gardait.

Triste hiver, surtout à cause des pensées que Louarn avait dû renfermer en lui, bien secrètes ! Cette fille, justement, lui avait fait remarquer que Donatienne n'écrivait pas souvent. Il ne s'en serait peut être pas aperçu, distrait par trop de travail et n'ayant aucun point de comparaison. Mais c'était vrai, qu'elle écrivait peu, et des lettres si courtes ! Il portait toujours sur lui la dernière arrivée, vieille parfois de trois ou quatre semaines, et, quand il était seul, que personne de Ros Grignon ne pouvait le voir, il la relisait, tâchant de sa représenter les choses qu'elle lui marquait : "Madame m'a emmenée aux courses où il y avait tant de monde que tu n'en a jamais tant vu ; je suis allée au théâtre, en matinée avec Honorine, la première femme de chambre." Et puis, elle n'avait envoyé qu'une seule fois de l'argent, vers le milieu de janvier, quand le receveur de mademoiselle Penhoat avait menacé de saisir tout, à Ros Grignon, pour les trois années qu'on lui devait, et, la semaine suivante, M. Guillon, après avoir touché la moitié seulement des fermages en retard, était parti en donnant un dernier délai, jusqu'aux derniers jours de juillet, pour tout payer. "Tu aurais mieux fait de garder ta femme avec toi, avait-il dit en quittant la ferme, ou de lui trouver une place dans le pays d'ici. Sais-tu seulement où elle habite ? Et jeune comme elle est !... Louarn avait levé vers lui ses yeux de Breton songeur, qui ne comprend qu'à la longue les gens de ville. Mais il lui était resté au cœur une défiance, une peine confuse, et comme un regret de plus ajouté à tant d'autres.

L'homme était sorti de la forêt, et tournait une cornière de la lande, pour reprendre sa route tout droit vers Ros Grignon. L'épaisseur de l'ombre projetée sur le sol par la masse des ajoncs et des genêts poussant là en toute liberté, le frappa pour la première fois. Depuis que le taillis avait été coupé, ils semblaient avoir pris une nouvelle vigueur, et l'on voyait mieux la hauteur démesurée qu'ils avaient atteinte, jusqu'à dépasser d'un pied la tête du closier. Jean Louarn s'arrêta, et observa avec attention la profondeur du fourré, entre les branches qu'il écartait du coude. La terre portait encore la marque d'anciens sillons ; elle était chauve, fendue, creusée par les insectes et les mulots, et, d'espace en espace, jaillissaient, noueux, éclatant de sève, ramés comme des arbres, les troncs verts de genêts et les troncs gris des ajoncs, dont les dernières palmes, à l'air libre, là-haut, se gonflaient d'épines pâles et de boutons déjà roux.

"Nos anciens ont cultivé la lande, pensa Louarn. Si j'essayais ? Il y aurait profit."

Il se recula de dix pas, considéra ses récoltes qui levaient, s'efforça d'imaginer le bel exemple que formeraient ses champs, lorsque la lande aurait disparu, et songea, parce qu'il songeait toujours à elle :

— C'est Donatienne qui serait surprise !

À peine entré dans la chambre de Ros Grignon, Annette Domerc, assise sur une chaise basse, près du feu, lui montra de la main la table.

— Il est venu enfin une lettre, maître Louarn. Elle vous a écrit, notre maîtresse.

Lui, jeta sur le carreau la fourche de fer qu'il portait, saisit avidement la lettre, et revint la lire sur le

seuil où le jour était encore vif. En un autre moment, il eût trouvé que Donatienne répondait bien brièvement. Mais elle lui disait : "Je suis heureuse, sauf que les enfants me manquent. Embrasse-les tous pour moi." Et il avait si grand besoin d'être heureux, il se sentait si fortement poussé vers elle, ce soir-là ; par le nouveau projet qu'elle avait inspiré, qu'il vit une seule chose : elle avait écrit, elle n'oubliait pas Ros Grignon, elle pria le père d'embrasser les petits.

Content, ramassant dans la poche de sa veste la lettre de Donatienne, il rentra dans la maison, et embrassa Noémi et Lucienne qui jouaient près du coffre.

— Ah ! les mignonnes ! disait-il en les enlevant l'une après l'autre, je suis chargé de vous embrasser pour la maman ! Vous vous rappelez bien maman Donatienne ?

Comme il se penchait au-dessus de Johel endormi sur les genoux de la servante, il entendit le petit ricinement aigu d'Annette Domerc, et sentit le frôlement des cheveux ébouriffés, qu'elle n'attachait souvent pas sous son bonnet.

— Maîtresse Louarn donne donc de bonnes nouvelles ? demanda-t-elle. Sans doute, elle revient ?

Louarn, redressé, regarda, du haut de sa grande tulle, la servante qui levait vers lui son visage où errait un étrange sourire, et ses yeux inquiétants, où des lueurs tremblaient et se déplaçaient comme dans des yeux de chat.

— Pourquoi veux-tu qu'elle revienne ? Elle n'a pas fini de nourrir, dit le closier.

— Je croyais... Vous aviez l'air si réjoui !

Le visage d'Annette avait repris son expression habituelle de vague ennui, et Louarn, qui voulait confier à quelqu'un, ce soir, une chose rare dans sa vie, un peu d'espérance et de joie, s'éloignait de cette créature et s'asseyait, de l'autre côté de la cheminée, sur le bord échanuré du lit. Il appela Noémi, son ainée, qui pouvait un peu comprendre, et la plaça près de lui.

— Petite, dit-il doucement, j'ai une idée. Tu sais bien, la lande ?

— Oui, papa.

— Je la couperai toute, je ne laisserai pas une mauvaise herbe debout. Je ferai cela tout seul. Puis, je bêcherai la terre, et je la défonceur, et tout sera fini quand maman Donatienne reviendra. Sera-t-elle contente, quand elle verra là un champ de pommes de terre ou de colza ! Je crois que j'y mettrai du colza. Crois-tu qu'elle sera contente ?

— Et les nids ? demanda l'enfant.

— Je te les donnerai.

Il aperçut l'éclair de plaisir qui traversa les grands yeux de Noémi, et, secrètement, il eut l'impression que c'était l'autre, l'absente, qui lui souriait pour lui donner courage. Il fit veiller l'enfant, s'égayant avec elle, bien qu'il fût naturellement taciturne et sobre de caresses, et tâchant de la faire rire pour voir encore passer le rayon.

Le lendemain, il attaqua la lande, droit au milieu de la ligne sombre, couronné d'or, qu'elle faisait devant Ros Grignon. Il se mit debout au fond du fossé herboux qui endiguait les ajoncs, appuya les genoux contre le talus, et, prenant sa serpe aiguisée à nauf, l'enlevant à pointe de bras, il l'abattit sur le bois dur et tordu d'un arbuste, dont la ramure était énorme et

debordante comme unê fourchée de foin. La lande eut l'air de frémir toute. Un coup de vent souffla sur ses pointes. Deux merles s'enfuirent en criant. Louarn entendit le glissement des mille bêtes invisibles qui rentraient dans leurs trous. Il sourit en relevant sa serpe. Il frappa encore, à la même place, agrandit la blessure, fit voler des copeaux blancs, sentit s'ébranler la masse lourde des branches, et se recula tandis qu'elle chavirait et tombait à terre avec un grand frisson, toutes les fleurs en avant.

Les petits, qui regardaient avec Annette Domerc, du haut de la colline, battirent des mains. Louarn coupa les dernières fibres de l'écorce, jeta l'ajonc dehors, et entra dans la lande. A midi, on voyait déjà, dans la brousse épaisse, un cercle pâle, grand comme la moitié de la chambre de la closerie.

Sous le soleil déjà chaud, ce jour-là, les jours suivants, Louarn continua son œuvre. Il y mettait une rage singulière. Malgré ses gants en peau de mouton, ses mains saignaient de toutes parts. Malgré sa longue habitude du travail, il était épuisé, quand il rentrait, à la brune, enlevant une à une les épines qui lui avaient percé les doigts. Cependant il disait, avec une sorte d'orgueil joyeux : "Rude journée : encore cinquante, encore quarante-cinq comme celle-là, et l'ouvrage s'avancera." Annette Domerc le regardait sans répondre, Noémi, n'écoutait pas, le feu mourait sous le trépied qui avait porté le chaudron, et l'homme répétait, sans autre écho que sa propre pensée qui allait loin de Ros Grignon : "Encore cinquante, encore quarante-cinq."

Les beaux jours d'été commencèrent. Toute la campagne était verte autour de Ros Grignon. Les pommiers ressemblaient à des boules de fleurs comme en font les enfants avec les primevères du printemps. Le jour, les abeilles les pillaient. Le soir, c'était un parfum de miel dans la pauvre chambre, et les pétales roses entraient par la porte, et couraient sous les lits. Louarn écrivit à sa femme, qui n'avait pas répondu aux dernières lettres. Il était troublé de ce silence. Il avait peur que Annette Domerc ne devinât sa pensée, car elle paraissait l'épier. Il écrivit alors qu'il y aurait une belle année de cidre, espérant que Donatienne, heureuse, remercierait de la nouvelle. Mais rien ne vint.

Il avait beaucoup avancé le défrichement de la lande, et il ne restait plus, le long de la forêt, qu'une bordure d'ajones, quand l'avoine, au delà des pommiers, se mit à blondir. Plante légère, graines si vite perdues ! Louarn abandonna la serpe, et prit la faucille. Les épis tombèrent à leur tour, comme était tombée la lande, se redressèrent en javelles. Le blé noir ouvrit ses millions de fleurs blanches. Les jours accablants de juillet pesaient sur les reins en sueurs des hommes que la moisson courbait, et les soirs étaient longs. Pas assez longs, cependant, puisque Louarn attendait cette lettre qui ne venait pas. Chaque jour, il l'espérait, il veillait autour de sa maison, jusqu'à ce que l'ombre fût entière sur les champs et sur la forêt. Depuis quatre mois, il était sans lettres de Donatienne. A ceux qui l'interrogeaient, il essayait de répondre : "J'ai eu de ses nouvelles, elle va bien, toujours." Et c'était vrai, car un cousin à lui, marchand d'œufs et de volailles, ayant passé par Ros Grignon, au retour d'Yffiniac, lui avait rapporté cette phrase, qu'il tenait

des parents de Donatienne, "ceux du Moulin-Haye", comme il disait. Mais pas un mot n'était venu consoler le défricheur de lande, le coupeur de javelles, le mari qui pleurait tout bas dans les nuits courtes, enfiévrées par la fatigue et par le rêve.

V

Quelques jours avant la fin de juillet, l'huissier qui était venu, la semaine d'avant, signifier à Louarn de payer ses fermages arriérés, revint pour saisir les meubles, au nom de mademoiselle Penhoat. Dès qu'il le vit sur la route, montant accompagné de deux témoins, gens du bourg, vers la maison de Ros Grignon, Louarn s'interrompit de faucher le blé déjà très mûr, dont il avait coupé un sillon seulement ; il planta le bout de sa faucille dans le sol, et s'en alla, tout à l'extrémité de la lande, s'adosser à un pied de genêt colossal, un des derniers qui restaient debout, à l'orée de la forêt. Là, les bras croisés, embrassant d'un regard l'ensemble de la closerie, les quatre hectares où avaient tenu tant de travail, tant de misère, tout ce qu'il avait eu d'affections au monde, et ce qu'il gardait d'espérance, il attendit.

L'huissier laissa les hommes qui l'accompagnaient au bas du tertre, et se dirigea vers le closier. Il avait l'air aussi pauvre que le paysan qu'il venait saisir, avec sa jaquette usée, son chapeau de feutre craquelé, roulait un peu sur les sillons, et levait parfois sa tête maigre qu'encadraient deux favoris blancs, pour voir si Louarn le laisserait faire le trajet jusqu'au bout du champ, sans se donner la peine d'avancer d'un pas. Mais Louarn restait immobile. Ce fut seulement quand les deux hommes n'eurent plus entre eux que la largeur de deux sillons qu'il se redressa, d'un coup d'épaule dont le genêt trembla, et qu'il dit, les dents serrées d'émoi :

— Tu reviens donc saisir mon bien ?

— Oui, je suis envoyé par mademoiselle Penhoat...

— Je ne t'en fais pas de reproche, interrompit Louarn. Même tu fais bien, puisque c'est ton métier. Mais je veux te dire quelque chose pour que tu juges, toi qui es un homme. Regarde devant toi, à gauche, à droite, jusqu'au talus !

L'huissier, étonné, regarda d'abord ce grand paysan qui n'avait pas l'air d'un débiteur comme les autres, puis le sol dénudé d'où se levaient des racines, aiguës, sabrées à coups de serpe.

— J'ai travaillé trois mois passés dans cette brousse qui m'a mangé les mains. Regarde encore mon froment qui est mûr, et mon blé noir ! Tu ne diras pas que j'ai paressé, hein ? Tu ne le diras pas ?

— Non.

— Eh bien ! j'ai fait tout ça pour mes enfants et aussi pour ma femme, qui est chez des bourgeois à Paris. Tu comprends, n'est-ce pas, qu'elle ne veut pas me laisser vendre, à présent comme un gueux !

— Elle devrait payer, en effet, dit l'huissier.

— Combien de temps me donnes-tu encore ?

RENÉ BAZIN.

(A suivre)

Au premier rang pour y rester !

Il y a plusieurs bonnes choses dans les différents genres de clavigraphes, mais cependant pour la facilité d'opération, la perfection de l'alignement, la simplicité de construction, les qualités de durée, le MEILLEUR de tous est sans contredit

Le "Calligraph"

Il n'a pas de supérieur, ni même d'égal.

On enverra un catalogue décrivant le Calligraph et les fournitures qui s'y rattachent sur demande.

THE AMERICAN WRITING MACHINE CO.

HARTFORD, CONN., E.-U.

MORTON, PHILLIPS & CIE,

AGENTS POUR LA PROVINCE DE QUEBEC ET L'EST D'ONTARIO.

MONTREAL.

'North British & Mercantile'

CIE D'ASSURANCE CONTRE LE FEU ET SUR LA VIE

CAPITAL.....	\$15,000,000
FONDS INVESTIS.....	53,058,710
FONDS INVESTIS EN CANADA.....	5,200,000
REVENU ANNUEL.....	12,500,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON, Ecr.

DIRECTEURS ORDINAIRES :

W. W. Ogilvie ; A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal ; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Épargne de la cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue, et en cas de feu un règlement prompt et libéral.
Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés aux taux les plus modérés.

BUREAU PRINCIPAL EN CANADA,

78 St-Francois-Xavier, Montreal.

GUSTAVE FAUTEUX,

TELEPHONE BELL No. 318.

Agent pour Montréal et les environs.

Imprimé par la Compagnie d'Imprimerie Desaulniers, et publié par Aristide Filiatrault au No. 22 rue Saint-Gabriel, Montréal.

BURROUGHS & BURROUGHS, AVOCATS

Chambres 613 et 614 Bâtisse de la New York Life, 11 Place d'Armes, Montréal.

Téléphone 1521

Chas. S. Burroughs W. Herbert Burroughs.

ARTHUR GLOBENSKY AVOCAT.

"N. Y. L. B." Chambres 316 et 317.

J. A. DROUIN AVOCAT.

Bâtisse de l'Assurance "New York Life" 1^{er} PLACE D'ARMES, Chambres 315 et 316. Téléphone 2243.

EDEN MUSEE ET THEATRE

Edifice du Monument National
Le Seul Théâtre Français à 10c.
4 REPRESENTATIONS Par Jour
2.15, 4.00, 8.00, 915 hrs.

AU THEATRE

CHANSONNETTES, ROMANSES,
DANSES, AROBATAS,
COMÉDIE ET OPÉRETTES.

AU MUSEE

MERCIER sur son LIT de MORT
100 Figure de cire, Léon XIII.
NOUVEAUTÉS CHAQUE SEMAINE.

Entrée du Musée - 10c.
Entrée du Théâtre - 10c.
Sièges réservés, 5c. ext.
Le Musée sera ouvert le DIMANCHE de 1 heure à 10 heures du soir.

JACQ. VANPOUCKE

PROFESSEUR DE

Clarinette et de Solfège,

221—RUE CRAIG—221

LA SAISON Dames, le plus beau journal illustré des 25, rue de Lille, PARIS et le plus complet. Le seul au monde publiant 100 Gravures par n^o.

50 OUVRIERS
D'ACRÈMENT
divisés comme suit:
17 de broderie,
2 de dentelle,
2 de tapisserie,
20 objets d'artiste,
25 objets de ménage,
initiales, fleurs,
etc.

DE TOILETTES
50 MODÈLES
10 costumes dames
5 vêtements d'enfant,
8 modèles, chap.-à-X,
20 confections sur-croq.
20 corsets, Jupes
et pantalons.

LA SAISON publie, en outre des chroniques de la MODE, des nouvelles, des gravures, des avis artistiques, romans, etc. etc. Illustré et beau dans sa forme.
Spécimen gratis.—Abonnement:
6 mois 50c
12 " 90c

Agents à Montréal,
L.S. JOSE, F. A. F. & F. F. F.
1001 et 1003 RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.
BOITE 274.